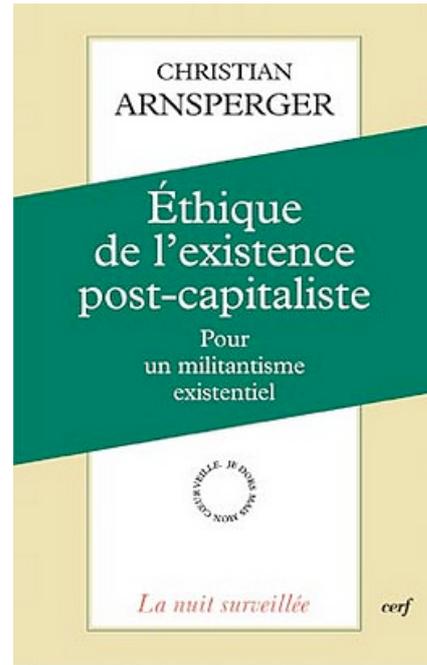


Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel.
Christian Arnsperger

Par : *Nicolas Brisset*
Université de Lausanne
[posted October 2011]

Paris : Cerf, 2009, 314 pages,
ISBN : 978-2204088404



Dans *Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, Christian Arnsperger se propose de répondre à deux questions imbriquées : d'une part, « comment expliquer la persistance du capitalisme ? », d'autre part « comment sortir du capitalisme par une nouvelle éthique ? ». Il s'agit à la fois d'un ouvrage de réflexion sur les fondements éthiques et anthropologiques des systèmes économiques (particulièrement du système capitaliste) et d'un manuel pratique pour la promotion d'une éthique post-capitaliste.

Pour l'auteur, le propre de tout système économique est de répondre aux aspirations *existentielles* des hommes et des femmes. Ainsi par exemple, dans une économie de marché capitaliste, « les entrepreneurs et les consommateurs individuels construisent, achètent, vendent, luttent, innovent, se tiennent occupés et créatifs, recherchent le succès et les opportunités de croissance, tout cela pour évincer la conscience de la perte métaphysique ultime, c'est-à-dire leur fragilité et leur mortalité » (217). Selon cette approche, le capitalisme est d'abord considéré comme une idéologie mettant en relation les aspirations existentielles et les moyens de les assouvir, pour ensuite seulement être envisagé comme une organisation particulière de la production.

La première partie du livre se concentre exclusivement sur l'étude du capitalisme comme système de production de ce qu'Arnsperger appelle des « axiomes » fondamentaux composant son idéologie et reliant les peurs existentielles et les moyens d'y répondre. Le système capitaliste perdure en apportant aux acteurs qui le composent des réponses à leurs préoccupations premières. Un tel système, aussi bon ou mauvais soit-il, perdure parce qu'il est cautionné par au moins une partie de la population qui le compose, c'est-à-dire parce qu'une partie de la population adhère aux axiomes. Concrètement, dans le chapitre trois, l'auteur nous fournit une liste de six axiomes collectifs (auxquels

sont liés des axiomes individuels) : *la croissance, le travail, l'efficacité-concurrence, l'innovation, la propriété, la consommation.*

On évoquera ici uniquement l'axiome de la croissance. Selon Arnsperger, le principe de croissance, c'est-à-dire cette focalisation constante sur l'idée qu'un « bon » système économique se doit de permettre une expansion matérielle, est avant tout une réponse à la préoccupation vis-à-vis de l'avarice de la nature et de la peur d'y succomber. Partant de là, le principe d'expansion matérielle est perçu comme le meilleur moyen de contrer la peur fondamentalement humaine de la mort dans un monde limité. Par l'analyse critique des différents axiomes, l'auteur décrit le capitalisme comme un système de production idéologique tourné vers l'effacement de peurs existentielles. La force du capitalisme, ce qui explique qu'il perdure, est sa capacité à entraîner la conviction de la toute puissance de ses axiomes, de telle sorte que ceux-ci se « naturalisent » aux yeux des acteurs du système. Le capitalisme nous enfermerait alors dans ce que l'auteur nomme un *piège existentiel* :

Le cœur du piège existentiel capitaliste réside, comme dans tout système à velléité totalitaire, dans la capacité à convaincre les personnes que chaque axiome *a* est la réalisation d'ores et déjà parfaite de la visée *V* correspondante et que si quelqu'un se trouve en désaccord, c'est que cette personne est mal adaptée au 'monde réel'.
(105)

Ainsi, le capitalisme fermerait la porte à toute perspective de changement de système en ce qu'il serait perçu comme la seule et unique manière (donc la meilleure) de répondre aux aspirations existentielles des êtres humains. Si à cela on ajoute qu'en tant que système économique, le capitalisme de marché – la nuance entre capitalisme et économie de marché reste très vague tout au long de l'ouvrage – est identifié à une machine à distribuer les pertes, il devient pour le moins délicat de s'en émanciper sans subir de lourdes sanctions matérielles et sociales. Le système est donc auto-entretenu : toute action au sein du capitalisme tend à le renforcer et empêche l'évolution de ses principes de base.

A ce stade, le raisonnement d'Arnsperger n'est pas sans rappeler la thèse de Karl Polanyi (1944), qui condamne l'illusion d'un grand marché naturel autorégulateur auquel les individus devraient s'abandonner corps et âmes. S'il en restait là, d'ailleurs, le propos d'Arnsperger ne susciterait peut-être qu'une attention polie. Mais Arnsperger entend bien dépasser cette description du système capitaliste pour en exploiter concrètement toutes les failles. Non seulement le capitalisme mène à un *lock-in* institutionnel, mais en outre ses axiomes ne sont en rien une réponse aux peurs existentielles des hommes, en tous cas pas la seule. Les axiomes fondamentaux du capitalisme consistent plus, par le biais du mécanisme de concurrence, à rejeter sur autrui ses peurs existentielles qu'à les assumer et les affronter soi-même. Sur ce point de basculement du propos, l'argumentation d'Arnsperger est sûrement trop rapide. Ceci est quelque peu dommageable en ce que c'est l'étape clef qui vient justifier la problématique de la seconde partie du livre : comment créer un système alternatif lorsque notre survie dépend du système dans lequel nous sommes et que ce système rejette et sanctionne durement toute tentative hérétique ? Autrement dit, comment penser le passage à un *post-capitalisme* ?

Dans un premier temps, Arnsperger commence par donner, en creux des axiomes capitalistes, une liste d'axiomes post-capitalistes (122), ce qu'il appelle ailleurs un « jeu d'axiomes 'libérés' ». Cette nouvelle idéologie consiste principalement à prendre le contre-pied de la logique capitaliste en défendant les principes d'un libéralisme égalitaire mêlant simplicité volontaire et organisation collective de la société. Le point particulièrement intéressant est de savoir comment imposer de nouvelles valeurs dans un système pris dans un piège existentiel. Pour l'auteur, la situation de *lock-in* contraint le militant existentiel à la patience. Si la révolution vers un post-capitalisme ne peut logiquement venir d'en haut en raison du caractère intégral du capitalisme, elle doit venir d'en bas, d'une prise de conscience, d'abord individuelle puis collective, du fait que le capitalisme, tel qu'il est, est le fruit de nos actions, qu'il est une mauvaise réponse à nos angoisses existentielles, et que nous ne pouvons rien y faire en l'état. À ce titre, Arnsperger se place dans la tradition des penseurs du dévoilement (Hacking, 1999, 37) : dans un premier temps, il faut rompre avec le piège existentiel en dévoilant les mécanismes internes du capitalisme afin de montrer que ce dernier n'est ni inévitable, ni existentiellement bon. Cependant, on sait bien qu'il ne suffit pas d'indiquer le piège pour empêcher qu'on y tombe. Cette étape est néanmoins essentielle. Une fois cette prise de conscience effectuée, il s'agit de mettre en pratique les axiomes post-capitalistes, d'abord de manière personnelle, puis au sein d'actions locales, de communautés déconnectées des pratiques capitalistes, ce que l'auteur appelle *communalisme* :

Importer le moins possible, exporter le moins possible, donc renoncer aux images dominantes des envies compulsives et de la richesse, et pratiquer l'égalité des conditions ainsi que l'égalité des procédures décisionnelles, de manière à pouvoir mettre progressivement sur pied un mode de vie sereinement 'hérétique' : tel est le noyau de notre post-capitalisme communalisme, avec tous les coûts qui doivent y être assumés. (242)

En résumé, il s'agit de sortir du capitalisme par un système de communautés auto-gérées, accusant mécaniquement des pertes matérielles compensées par un bien être existentiel fourni par le nouveau système. Ces pertes sont mécaniques car elles résultent de l'intégration à un système capitaliste qui provoque des pertes chez toute entité hérétique qui ne respecte pas ses principes institutionnels.

L'éthique de l'existence post-capitaliste est donc un livre à double détente. Il est d'une part une étude de l'idéologie capitaliste, et sur ce point on retrouve les éléments que l'auteur avait déjà exploité dans un précédent ouvrage (Arnsperger, 2005 ; cf. Livet, 2011, pour une revue critique), d'autre part, il est un manifeste pour la construction d'un post-capitalisme. En tant que théoricien de l'économie, on appréciera l'habileté avec laquelle l'auteur pose le problème du passage d'un mode d'organisation de la vie économique à un autre. On est ici très proche des problématiques institutionnalistes : comment penser le changement institutionnel lorsqu'une institution se définit comme un ensemble de règles auto-entretenu ? N'étant pas un ouvrage à portée théorique, la réponse à cette question se range du côté d'un programme politique, éthique et existentiel qui s'éloigne de la question du « comment penser le changement ? » pour aller vers le « comment changer ? ».

On regrettera néanmoins un manque de précision à certains égards. Premièrement, Arnsperger ne dit rien de la dynamique historique qui a permis au

capitalisme de s'imposer comme système auto-entretenu, d'autant plus que puisque l'ouvrage en appelle à un changement, l'exemple du « passage au capitalisme » serait une source instructive en la matière. Deuxièmement, et comme signalé plus haut, la définition d'un système économique par le biais des axiomes existentiels qu'il véhicule conduit à négliger les composantes techniques du système : mode de production, appareillage technique, c'est-à-dire ses rouages productifs les plus profonds (à ce titre, il n'est pas étonnant qu'un amalgame soit fait entre économie de marché et économie capitaliste).

Après tout, si le capitalisme produit sa propre rhétorique de justification, il est d'abord et avant tout un mode d'organisation sociale basé sur l'accumulation de capital. Cela renvoie donc à la première question : comment et pourquoi ce système a émergé ? Dans *La grande transformation*, dont on a déjà souligné la similitude avec le travail d'Arnsperger, Polanyi associe l'émergence de l'idéologie de marché à l'introduction de la machine dans les processus de production : ces lourds investissements nécessitent à la fois une concentration du capital et une production de masse, caractéristiques structurelles essentielles à l'amortissement des nouvelles techniques productives. Ainsi, la survie devient synonyme de croissance constante de la production en ce que la possibilité même de la production est liée à au rythme et à l'échelle de production. C'est donc à la suite de changements techniques et institutionnels que l'axiome de la croissance survient. Certains éléments de l'idéologie capitaliste ne sont donc que le pendant d'un choc technologique, l'intégration de la machine dans le processus productif, entraînant lui-même un choc organisationnel et l'accumulation de capital. On regrette qu'Arnsperger ne rentre pas dans les détails du capitalisme comme technique. C'est précisément parce qu'il est également une technique organisationnelle de la production qu'il répond à la première de toutes les angoisses existentielles : celle de la survie.

Références bibliographiques

- Hacking, Ian. 2008. *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi?* Paris : La Découverte
- Livet, Pierre. 2011. Review of Christian Arnsperger, *Critical Political Economy. Æconomia – History/Methodology/Philosophy*, 1(3) : 475-478
- Polanyi, Karl. [1944] 1983. *La Grande Transformation*, Gallimard : Paris
- Polanyi, Karl. 1986. La fallace de l'économisme. *Bulletin du MAUSS*, 18, 11-26